

RITP 65P

Conférence de
la jeunesse juive
à Roubaix

Il est le plus grand

LE GHETTO



MESDAMES, MESSIEURS,

Je me propose de parler devant vous d'une des époques les plus tristes et les plus sombres de l'histoire de nos ancêtres, je pourrais même dire de l'histoire de l'humanité. Je tâcherai de faire ressortir à vos yeux comment ils ont pu traverser ces terribles épreuves et se rendre dignes de cette égalité et de cette liberté civiles qui les honorent, comme elles honorent tous les peuples et tous les individus qui ont su, par leur travail et leur courage, écarter les obstacles qui barraient pour eux la route du progrès et de la liberté.

Les juifs, après la dispersion, furent parsemés par toute l'Europe, en innombrables communautés : ils furent reçus ici avec humanité, là avec rudesse, ailleurs avec méfiance, et leur tendance toute naturelle fut à se grouper, à se sentir les coudes, à se réunir autour de la maison de prière. Ce phénomène est tout naturel, et l'on voit d'ailleurs que, dans les pays tolérants, ces groupements se sont lentement désagrégés, n'ayant plus leur raison d'être ; à peine reste-t-il çà et là de rares survivances. Mais comment en est-on arrivé au Ghetto obligatoire? L'Église voyait dans les juifs un ferment de

(1) Voir Th. Reinach, *Histoire des Israélites* (2^e édition). *Passim* (pp. 34, 123 à 140, 163, 205, 222, 264, 348 à 359).



doute dangereux pour les populations chrétiennes, dont l'orthodoxie n'était pas toujours à toute épreuve; n'a-t-on pas vu les progrès de l'hérésie aryenne, par exemple, et plus particulièrement n'y eut-il pas çà et là des groupes de chrétiens judaïsant, célébrant le repos le samedi, confondant les deux religions? L'Église avait pu voir le courage et la ténacité des juifs, elle savait leur foi inébranlable dont toute leur histoire avait été une splendide illustration : Il fallait, dit une bulle, que les juifs fussent par leur abaissement un témoignage vivant de la vérité chrétienne. Les conciles, à force d'arguments détournés, se persuadent qu'ils n'usent que de leur droit. La vraie raison de défense c'est, en somme, que les juifs, s'il leur avait été permis de prospérer intellectuellement et matériellement, auraient été une trop grande contradiction à l'unité catholique que rêvait l'Église. On voulut confondre les juifs par des controverses et c'étaient souvent les chrétiens qui voyaient leurs convictions ébranlées; on se mit à brûler les livres pieux, le Talmud, la Bible hébraïque, mais il y en avait toujours; l'Église répugnait à verser du sang, elle allumait les haines populaires, assistait aux massacres, les réprouvait ensuite. Mais comment alors se débarrasser de ces incorrigibles mécréants qu'étaient les juifs? Les ridiculiser, les avilir, les parquer comme les lépreux, les faire dégénérer moralement et physiquement, les rendre insociables.

Ce fut Venise qui, au début du XVI^e siècle, institua le Ghetto. C'était en général un quartier complètement isolé; les rues pour la plupart n'aboutissaient pas à la ville extérieure; elles se terminaient par des impasses; ces rues, plutôt ces ruelles, étaient étroites, sans jour; nulle part de végétation, car le soleil ne venait que rarement égayer ces noirs et tristes carrefours. Le soir les portes du Ghetto sont closes et se rouvrent à une certaine heure le matin. Des fonctionnaires payés par les juifs sont proposés à leur garde. Même là où le Ghetto existe, le juif doit porter sur son vêtement un signe distinctif : la rouelle. Aussi le juif, en butte ainsi aux railleries et aux violences mêmes, si par hasard il rencontrait une bande enflammée par un orateur par trop enthousiaste, restait au Ghetto, n'en sortait pas, négligeait sa tenue. Donc, enfermé

physiquement, déprimé par manque d'air et d'espace, toujours craintif, apeuré au moindre tumulte, écrasé, replié sur soi, parqué hors du monde, hors de la vie sociale dans un atroce isolement physique, le juif pouvait-il au moins laisser libre cours à son activité, se retremper dans la joie du travail libre, allumer son esprit aux grandes entreprises, aux grandes recherches, et retrouver dans son intelligence le bonheur et la liberté qui lui avaient été ravis? Loin de là, et c'est certes ce qu'il y a de plus noir dans cette courte esquisse; le Ghetto physique n'était rien à côté du Ghetto moral. Où pouvait se diriger leur activité? Le séjour de la campagne leur était interdit, ils ne pouvaient employer de serviteurs chrétiens; il leur était souvent interdit de posséder d'autre immeuble que la maison qu'ils occupaient; donc l'agriculture leur était impossible, même lorsqu'ils n'étaient pas encore parqués dans les Ghettos. Et aujourd'hui ne leur reproche-t-on pas de s'être détournés du travail des champs? Les carrières libérales leur étaient évidemment closes, car la science était toute catholique, et aux temps modernes les Universités leur fermaient leurs portes. Que leur restait-il à faire pour vivre? La friperie, le colportage et le prêt à intérêt principalement. Donc il leur restait en somme les métiers les plus bas, les plus avilissants. Et encore les exerçaient-ils normalement? Non, à chaque instant on les pressurait, on les spoliait : Le roi faisait remise à ses sujets de leurs dettes envers les juifs, ou bien exigeait d'eux une somme considérable sous peine d'expulsion, obtenait la somme et trouvait peu de scrupules à les expulser néanmoins. Tantôt les juifs n'étaient que le prête-nom de hauts personnages qui ainsi se débarrassaient sur eux de l'impopularité de leurs opérations. En un mot, les juifs n'étaient tolérés que s'ils jouaient le rôle d'éponge, que le prince pressait une fois gonflée et jetait ensuite si ses facultés absorbantes avaient diminué, par quelque cause que ce fut. Donc, refoulé, chassé hors du monde intellectuel et physique, le juif aurait dû s'anéantir dans la dépression de son cerveau et de sa force. Et je ne vous parle que de l'action lente, imperceptible, constante, inéluctable de l'isolement qui mine et qui anémie les forces les plus vives, car il est bien plus terrible encore dans



son cours ininterrompu que les éclats passagers de violences inouïes. On rend les juifs responsables de la peste noire de 1350 et à Strasbourg on traîne la communauté, de deux mille âmes environ, sur un bûcher immense auquel on met le feu ; à Mayence ils résistent puis s'incendient dans leur quartier pour périr jusqu'au dernier ; et qui peut tracer les misères atroces des expulsions en masse d'Espagne, de France et d'Angleterre ?

Et ainsi persécutés, méprisés, ballottés de pays en pays ou isolés, fuis, comme des lépreux, sans champ d'action pour les énergies de leurs bras et de leurs cerveaux, traînés sur les bûchers, les juifs ont cependant vécu, ils sont cependant restés hommes ! On dit que la douleur est l'école de la vie ; soit : mais une douleur plusieurs fois séculaire, une solitude physique, une solitude morale, une privation complète de soleil s'abattant sur l'enfant dès sa naissance, une crainte du bûcher ne s'évanouissant que pour renaître, est-ce là une école de vie ? n'est-ce pas un laboratoire de mort ? Eh bien, les juifs ont surmonté tout cela, ils ont terrassé les étreintes de la maladie, de l'anémie, ils se sont dégagés des mille tentacules géantes de la pieuvre hideuse qui s'appelle ignorance, et ils sont dans tous les pays libres des citoyens utiles et non des êtres dangereux, insociables et haineux.

Comment donc ne le sont-ils pas devenus, comment ne se sont-ils pas imprégnés de ces vices qu'on voulait leur imposer en quelque sorte par le sort atroce qui leur était réservé ? Et cependant, alors même que les lois le voulaient ainsi, les condamnaient au Ghetto, aux métiers d'argent, on a poussé le cynisme jusqu'à leur reprocher leur isolement, leur métier peu ennoblissant, et Mendelssohn répondit fort bien à une de ces critiques vraiment stupéfiantes d'inconscience : « On nous lie les mains, et puis on nous reproche de ne pas savoir nous en servir. »

Le Ghetto a certainement échoué, et une fois la liberté proclamée de par l'Europe, ses habitants se sont de suite réaccoutumés à l'air et à la lumière et partout se sont assimilés à leurs compatriotes. Pourquoi cette extraordinaire résistance à l'isolement, aux persécutions ? Comment les juifs se sont-ils

ainsi défendus de la dégénérescence profonde qui les guettait, comment ont-ils su écarter l'ignorance et voir clair encore alors que tout pour eux était souffrance et ténèbres, en un mot comment ont-ils pu rester hommes ?

C'est parce qu'ils sont restés fermement attachés à leur idéal. Et la vie de la race juive est je pense un des plus superbes exemples de ce que peut la force morale. Mais peut-on dire que l'idéal conservait toute la vaste envolée que le lyrisme des prophètes exaltait jadis ? Certes, dans la Bible, dans le Talmud les juifs retrouvaient ces élans superbes de générosité, certes ils frémissaient à leur tour en chantant ces versets vibrant de poésie et de bonté : et c'est dans les murs d'un Ghetto qu'a pu naître le premier grand philosophe qui englobait le monde entier et ses habitants dans une grande et majestueuse unité morale, je veux parler de Spinoza ; c'est dans les murs d'un Ghetto que naquit Mendelssohn, dont le caractère était si beau et grand que Lessing, le grand auteur allemand, l'immortalisa sous les traits de Nathan le Sage. Mais peut-on toujours espérer pour le monde paix et justice, alors que la paix et la justice on ne les a plus connues depuis des siècles, alors que l'humanité n'est entrevue que par de rares échappées ? Car le juif enfermé ne savait plus ce que c'était que la vie au soleil, la vie commune avec tous. Et ce rêve prophétique d'époque d'universel bonheur se restreignait certes ; et l'esprit juif, sentant que l'expansion au dehors lui était interdite, vécut d'une vie de défense contre soi-même ; il voulait conserver intact le legs des ancêtres, préserver sa doctrine contre toute faiblesse venant de soi, contre toute violence venant du dehors. Et toute la vie intellectuelle du Ghetto se confinait à l'étude incessante, passionnée, ardue de la Bible et de ses commentaires talmudiques.

C'est le Talmud qui a sauvé le judaïsme de l'ignorance : car le Talmud contient, à côté d'innombrables discussions religieuses souvent mesquines et un tant soit peu ridicules, des notions de médecine, des données algébriques et astronomiques, des contes d'une grande élévation, des maximes dont la sagesse, empreinte d'une douce et profonde compassion, n'a jamais été surpassée. Derenbourg, dans l'*Encyclopédie*

des Sciences religieuses, caractérise très bien le rôle du Talmud : « Si certains esprits se sont rapetissés dans ses débats minutieux et stériles, d'autres y ont acquis les qualités d'une vive pénétration et d'une dialectique serrée. Des rabbins qui avaient d'abord exercé et affiné leur intelligence dans les écoles talmudiques, l'appliquaient ensuite à d'autres sciences qu'ils fécondaient et développaient. La philosophie de Saadia, de Maïmonide et de tant d'autres penseurs juifs a sa racine dans la Bible et le Talmud. Les premiers traducteurs d'Aristote et d'Averroës ont passé leur jeunesse dans les écoles rabbiniques. La scolastique du moyen-âge était une sorte de féodalité ; l'université, une aristocratie ; l'école juive était une démocratie et les plus humbles en emportaient quelques lambeaux de science qui les garantissaient des ténèbres répandues pendant tant de siècles sur l'univers. Si les juifs n'ont pas connu l'ignorance du moyen-âge, c'est au Talmud qu'ils le doivent. » Et lorsque par toute l'Europe rayonna la grande renaissance scientifique et littéraire du XVIII^e siècle, les juifs étaient prêts intellectuellement à y participer : il fallut faire tomber les obstacles, c'est ce que fit la Révolution française ; d'ailleurs, de grands esprits issus du Ghetto, comme Mendelssohn en Allemagne, avaient déjà forcé les barrières, répandu l'allemand par des traductions de la Bible, et ainsi avaient rendu possible la transmission d'une vie enfermée à une vie plus large, plus humaine. Ainsi le cerveau juif a été sauvé de la dégénérescence par le Talmud ; mais comment, dans leur atroce relégation, les juifs ont-ils conservé ce courage à l'étude, cette force morale, ces qualités du cœur sans lesquelles il peut y avoir des savants, mais sans lesquelles il ne peut pas y avoir d'hommes ?

C'est grâce à leur inébranlable attachement au foyer, à l'intensité, à la douceur, à la poésie de leur culte de famille. Humilié, bafoué, rejeté de toutes parts, où le juif allait-il retrouver un peu de paix, de sérénité, et de calme si ce n'est au foyer domestique ? Là il se sentait homme ; là il vivait un peu de l'amour que la société lui refusait, là il se dévouait au bonheur des siens ; et là il vivait de la vie la plus belle qui puisse s'offrir au malheur : il vivait de souvenir ; il vivait du

souvenir de l'époque héroïque où les tribus juives, nomades et pastorales, commençaient à voir naître en elles le sentiment religieux et l'idéal de morale surtout qui devait conquérir le monde : et cette lointaine origine, et cette poésie religieuse, qui par sa saveur champêtre et naturelle contrastait si violemment avec la vie étouffée et comprimée qui était imposée à leurs descendants, se trouve synthétisée en cette formule de prière si souvent répétée, en cette formule qui évoque le grand air, la vie au sein de la nature, les émotions fortes, les sacrifices simples : Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Et il revoyait, entouré de ses enfants, la majestueuse figure de Moïse qui seul, selon le Talmud, avait vu Dieu face à face, c'est-à-dire qui seul s'était élevé aux plus hautes conceptions de morale ineffaçable avec le Décalogue, avec la loi de l'amour du prochain; il vibrait entouré des siens à la lecture des élans suprahumains des prophètes qui s'étaient levés lors des précédentes souffrances d'Israël, pour voir néanmoins dans l'avenir une ère de bonheur plus grand, d'humanité meilleure, de religion plus haute toute de fraternité; et dans l'obscurité, la honte, l'abaissement il espérait encore, concrétisant son rêve dans l'espoir de voir Jérusalem reconstruite, mais une Jérusalem où tous les peuples de la terre adoreraient le même idéal, où le « loup habiterait avec l'agneau », où l'humanité s'aimerait. Et tous ces souvenirs heureux, ces espérances vibrantes le consolait, lui le pauvre juif, exhibé, raillé au carnaval de Rome, condamné à la vie la plus basse, souffleté dans la personne de ses rabbins les plus vénérés pour symboliser sa sujétion, arraché à la vie intellectuelle, ne voyant partout que bourreaux, bourreaux physiques et moraux.

Et alors ces souvenirs, ces rêves se concrétisaient en de vieilles coutumes religieusement observées, en un culte de famille doux et compliqué. Il se retrouvait dans le foyer, dans une douce ambiance d'amour, d'éducation réciproque, de respect moral. Et la boue du dehors ne ternissait pas le dernier refuge où flottait l'atmosphère impalpable mais forte de l'idéal d'affection. Le père dans ses heures de loisirs penchait sa tête ridée et exténuée sur les énormes livres du Tal-

mud et faisait relire à ses fils la loi qu'il voulait voir perdurer de par les générations futures pour que l'Idée ne périsse pas ; de père en fils la tradition se maintenait, l'ignorance était refoulée, l'esprit restait en travail. La charité établissait la sublime coutume de la table familiale toujours ouverte au pauvre de passage qui prenait son repas, dormait, repartait, sans qu'on l'interrogeât, s'il ne se nommait pas, sans qu'on l'humiliât. La place d'honneur était toujours réservée au rabbin de passage, quelque sordide ou miséreux qu'il fût, tant instinctivement peut être on sentait que sans le savoir et l'effort la race croulerait dans l'ignorance morale et la faiblesse physique. Et la veille de sabbat la table bien mise, propre, le chandelier reluisant, et en un mot tout le charme secret des choses intimes ; l'habitude de la prière et de la lecture, l'habitude du respect et de la charité, tout cela faisait la force latente et indomptable du juif, qui se retrempait dans cette douce atmosphère et continuait à lutter malgré tout.

Ainsi les rêves venaient à éclore dans le sein de l'étude, de la vie de famille ; de temps à autre les Ghettos se mettaient à vibrer tour à tour en apprenant qu'un Messie s'était levé, un enthousiasme se propageait, puis le faux Messie disparaissait, la vie lente, obscure reprenait. Et les énergies se maintenaient dans l'abjection même, par le travail, par la confiance, par les vieilles et vénérées pratiques de charité et de souvenir du passé. La délivrance vint enfin et dans tous les pays civilisés, en Angleterre d'abord, sur le continent ensuite, les barrières tombent et le juif, malgré tout, s'est trouvé en état de devenir un citoyen capable, un homme utile, un facteur de progrès.

D'ailleurs, à toutes périodes de l'histoire lorsque les juifs étaient traités comme des êtres libres, ils furent toujours des éléments très importants du développement matériel et intellectuel. Ainsi en Castille, du X^e au XIII^e siècle, les juifs comptèrent des savants très distingués, des médecins, des philosophes, des mathématiciens. Ils furent le trait d'union entre la science musulmane et la science chrétienne. Et ce fut surtout la médecine qu'ils importèrent avec eux d'Orient en Occident.

De même, lorsque la persécution et la haine poursuivaient

les juifs dans l'Europe entière au XVII^e siècle, la seule éclaircie dans ce sombre tableau c'est la Hollande et particulièrement Amsterdam : et les juifs y furent en grande partie la cause de la prospérité de cette importante capitale. Le patriotisme des juifs hollandais se manifestait bientôt après par le courage avec lequel les communautés juives établies à Fernambouc et à Surinam défendirent ces colonies hollandaises, la première contre le Brésil, la seconde contre la France.

Et aujourd'hui peut-on parler du rôle des juifs dans la civilisation? Non, car dans les pays civilisés et libres ce sont des citoyens comme les autres, réintégrés dans la vie, redevenus des molécules actives dans le grand mouvement ascensionnel de l'humanité vers des cimes de plus haute science, et, espérons-le, de plus haute bonté. Mais néanmoins le Ghetto existe encore aujourd'hui, Ghetto moral en Allemagne, Ghetto physique et moral en Russie : à nos portes mêmes nous voyons les juifs exclus de l'armée, exclus des chaires universitaires; et pourquoi? A-t-il manqué en Allemagne de soldats juifs défendant la patrie contre la tyrannie napoléonienne dans la guerre de délivrance de 1813, en a-t-il manqué en 1870, a-t-il manqué de littérateurs et de savants? Et cependant la main glaciale de la haine cherche encore à refroidir leurs enthousiasmes patriotiques et scientifiques; mais cette étreinte glacée devra se fondre au soleil de la vérité. En Russie, le tableau est bien plus noir encore : là les juifs sont encore parqués dans desterritoires nettement délimités; là, dans ces territoires mêmes, ils sont relégués dans les villes, bannis des campagnes; ils sont entassés dans des quartiers malsains, sans espace, sans air. On leur ravit le pain physique; on leur arrache aussi le pain moral, car leurs admissions dans les écoles ou les universités publiques sont réduites à un pour cent dérisoire. Il n'y a pas 4 p. c. des enfants juifs fréquentant l'école publique, il n'y en a pas 9 autres p. c. fréquentant l'école juive! Cependant ils travaillent avec acharnement; il y a six cent mille artisans juifs dans l'empire russe; les habitants, les industriels ont souvent demandé leur rappel dans les localités dont on les avait chassés. Ces souffrances sont vraiment indignes de notre époque et le Ghetto russe a su émouvoir l'Europe : le

seul pays néanmoins qui ait solennellement protesté contre ces atroces misères, c'est l'Angleterre; dans un meeting resté célèbre, au Guild-Hall, il y a quelques années, les notabilités religieuses et laïques de Londres envoyaient à la Russie une protestation émue et ferme. Tant que sur le monde des hommes seront persécutés parce que Israélites, la solidarité morale entre juifs aura sa raison d'être, et les juifs des pays civilisés ne sauraient se détourner d'actuelles misères que leurs ancêtres, eux aussi, avaient souffertes là même où aujourd'hui ils vivent libres; grâce à la générosité inouïe d'un grand philanthrope, les juifs russes qui émigrent sont transportés en Argentine, et là se régénèrent par l'agriculture. D'autres voudraient les voir quitter en masse les pays où ils sont encore persécutés pour regagner la Palestine; mais, toute question religieuse étant écartée par une question supérieure de progrès, est-il possible de mettre ces malheureux émigrants en face d'une population chrétienne, si étrange que leurs religieux vont jusqu'à ensanglanter les saints lieux de leurs querelles, et de les établir sur un sol qui a perdu de sa fertilité et les réunir à une population juive encore des plus ignorantes malgré des efforts trop récents, pour avoir été suivis de pleins effets, population qui a longtemps trafiqué de la générosité de ses coreligionnaires d'Occident? Ne vaut-il pas mieux veiller à leur établissement dans un pays jeune et neuf, dans un pays où aucune coutume bonne ou mauvaise n'a pu encore s'implanter; là ces malheureux persécutés retrouveront l'air et la vie, se redévelopperont intégralement et se réintégreront dans l'humanité. Et ceux qui se dévouent à leur régénération ont à cœur non seulement les souffrances de leurs frères, mais ils ont à cœur le progrès même de l'humanité en lui rendant des unités utiles, en faisant produire des contrées non encore défrichées, en augmentant le champ du travail, en un mot, en remplaçant un foyer de décrépitude et de mort par un foyer de progrès et de vie.

Donc, nous venons de retracer ce qui reste du Ghetto, aujourd'hui; nous avons vu que le Ghetto n'avait pas rendu le juif insociable et haineux. Et ce dernier point nous occupera encore un instant. Le grand courant de la fin

du XIX^e siècle a été un courant d'émancipation de fait pour les classes laborieuses ; et ce courant a pris naissance dans le cerveau d'un penseur juif, d'un rêveur du Ghetto, Lassalle : Je ne veux pas ici défendre ses idées ni celles de son disciple Marx, loin de là ; j'ajouterai même que les lois qu'ils ont édictées se sont a toute évidence trouvées controvées par les faits ; ce que je veux seulement faire remarquer, c'est que ces deux penseurs ont été frappés des douleurs ^{moules} ~~moules~~ de la classe laborieuse à leur époque, car ces misères au début du XIX^e siècle, aux débuts sombres et chaotiques de la grande industrie, étaient atroces ; leur cœur a saigné de compassion pour l'humanité et ils ont cherché ; et aujourd'hui leur générosité a produit ses effets et tous nous cherchons à découvrir les misères sociales et à en trouver les causes, à améliorer les conditions du travail. Et tout ce mouvement d'humanité et de justice a pris naissance dans le cerveau d'un rêveur du Ghetto qui voyait à peine ses pères et lui-même délivrés de leurs chaînes et espérait déjà régénérer l'humanité par un rêve libre de pollution politique et tout de générosité et d'amour. Le Ghetto, en somme, a été vaincu par le courage et le travail et ces facteurs, que ne peuvent-ils effectuer ? Entre trois pays géants, un petit pays s'est lentement élevé ; par son courage il s'est formé, s'est maintenu, s'est conquis la liberté ; par son travail il a reculé ses frontières morales par delà les mers ; ce petit pays, vous le connaissez, c'est le nôtre ; et je crois que nous pouvons tous regarder l'avenir avec confiance dans notre patrie, car elle se maintiendra par son antique courage et son activité indomptable, de même que la pensée juive s'est maintenue par les mêmes causes ; et, de plus, dans notre petite patrie nous avons le rare bonheur de voir l'exemple de la persévérance et du travail partir non pas seulement des classes laborieuses qui luttent pour vivre, non pas seulement des classes entreprenantes qui luttent pour produire et pour s'élever, mais partir au contraire du sommet de l'échelle sociale, de la Royauté elle-même.

